

Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix : 18 fr. par an,
10 fr. pour six mois,
6 fr. pour trois mois.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.
Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse de l'auteur, pour le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 28 Juillet.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :
Nominations : dans la magistrature ; — de juges et de suppléants de juges de paix ;
Listes de marins autorisés à exercer le commandement des navires de commerce expédiés en long cours et au cabotage ;
Lois : portant qu'il sera fait, en 1858, un appel de cent mille hommes sur la classe de 1857 ; — autorisant la ville de Rouen à contracter un emprunt ; — ouvrant, sur l'exercice 1856, un crédit supplémentaire pour les dépenses de l'instruction primaire, imputables sur les fonds généraux de l'Etat ; — au ministre de la marine et des colonies, un crédit extraordinaire sur l'exercice 1857.

Chronique locale.

Un jeune homme chargé d'opérer en ville les recettes pour le compte de son patron, a été, pendant quelques jours, sous le poids d'une accusation grave, mais qui était injuste. On a répandu le bruit d'une soustraction de 500 fr., et comme cela arrive toujours en pareil cas, les commentaires n'ont pas été épargnés.

Nous sommes priés de faire savoir qu'un fabricant de cette ville, ayant reçu cette somme, par erreur, s'est empressé d'en donner avis aux personnes intéressées.

C'était la meilleure manière de faire cesser une calomnie qui était de nature à nuire à la considération d'une famille honorable et à l'avenir du jeune E. D.

Le sieur Antoine Prouvost, étant en état d'ivresse, est tombé lundi après midi dans le canal.

Quelques baigneurs l'ont retiré de l'eau avec des efforts inouïs ; transporté immédiatement à l'hôpital, cet homme a été rappelé à la vie.

Le sieur Gabide, sujet belge, signalé et arrêté à Roubaix pour vol de montres, a été condamné hier par le tribunal de Lille à une année d'emprisonnement.

Dans un de nos derniers numéros, nous avons parlé du respect qui est dû aux morts. Nous disions que sans avoir la prétention de nous poser en redresseur des coutumes du pays, nous voulions soumettre quelques observations relatives au sans-foçon avec lequel on accompagne habituellement les défunts à leur dernière demeure.

En assistant à un enterrement, il y a quelques jours, nous avons entendu formuler des plaintes sur le sans-gêne des fossoyeurs, qui, se croyant dispensés d'accorder aux morts le moindre témoignage de respect, gardent leur coiffure pendant la cérémonie de l'inhumation.

Lorsque le ministre de la religion, lui-même, se découvre pour réciter les dernières prières ; lorsque les parents et les amis du défunt viennent aussi se découvrir respectueusement, l'indifférence des fossoyeurs est inconcevable et mérite le blâme le plus sévère.

Le concert donné dimanche dernier par les jeunes aveugles de l'Institut de Fives, avait attiré un grand nombre d'auditeurs.

On peut évaluer à près de trois mille le nombre des personnes qui ont voulu entendre les intéressants élèves auxquels les marques sympathie ont été prodiguées.

Pour donner une idée des progrès qui ont été faits cette année, il nous suffira de dire que toutes les parties ont été exécutées avec une précision parfaite et qui a excité le plus grand étonnement chez les invités qui assistaient pour la première fois à ce remarquable concert.

Nous devons une mention particulière au jeune Lerouge, de Roubaix, dont l'exécution sur le piano et sur l'harmonium a excité l'admiration de l'auditoire qui ne se lassait pas d'applaudir.

Cet élève dont le talent a été apprécié par des artistes est appelé à recueillir, dans un avenir prochain, les plus brillants succès.

La brigade de douaniers, à la station de Mouscron, a opéré, dans la nuit du 18 au 19 courant, une saisie de deux ballots de dentelles de coton, que cinq individus tentaient d'introduire en Belgique, et contenant environ 17,000 mètres, d'une valeur de 1,000 à 1,500 francs. Un contrebandier, le nommé Van Synge, Belge de naissance, habitant Roubaix, a été arrêté.

Une vive résistance a été opposée par les fraudeurs ; le sous-brigadier Cabarteurs a reçu dans la lutte un coup de bâton qui l'a légèrement blessé. Les employés ont dû faire usage de leurs sabres.

La Compagnie du Chemin de fer du Nord a l'honneur d'informer le public que le tarif spécial et temporaire des céréales, prorogé jusqu'au 31 juillet 1857, par arrêté ministériel du 24 janvier dernier, continuera à être appliqué jusqu'au 1^{er} septembre prochain.

A partir de cette date, les tarifs ordinaires de la compagnie seront de nouveau perçus pour le transport des céréales.

Le conseil municipal, après avoir entendu le rapport de M. Defontaine, sur le chemin de fer de Lille à Tournay, et après avoir pris communication de l'avant-projet de cette ligne, a émis à l'unanimité le vœu que le gouvernement donne un avis favorable sur la concession de cette ligne sollicitée depuis si longtemps par l'arrondissement de Lille.

Des instructions émanées du ministre des travaux publics pour la conservation des récoltes, viennent d'être affichées dans toutes les communes de France. Ces instructions recommandent l'emploi : 1^o du procédé de M. Mathieu de Dombasle, qui consiste à mettre le blé aussitôt coupé en meulons ou moyelles ; 2^o de celui de M. Crepel, dans lequel on forme avec les javelles des faisceaux de 15 kilogrammes environ, que l'on pose debout, les épis en haut. On lie le faisceau à environ 10 centimètres de l'épi.

Ces moyens préservatifs sont du reste connus de la plupart des cultivateurs du Nord et du Pas-de-Calais, ils ont été insérés aux actes de la Préfecture.

Parmi les églises des environs qui se sont élevées à l'aide des souscriptions volontaires des habitants, on remarque celle de *Notre-Dame de Consolation*, au faubourg de la Barre, à Lille. Mais cette église possédant à peine le strict nécessaire pour les besoins du culte, on a, depuis quelque temps, organisé une loterie en sa faveur. Des lots précieux ont été offerts par des personnes pieuses. Ces lots seront exposés le dimanche 2 et lundi 3 août prochain, et le tirage aura lieu dans le courant de septembre. Le prix du billet n'est que de 50 c. Cette œuvre mérite de rencontrer de nombreux souscripteurs.

C'est vendredi 24 juillet qu'a commencé la canicule, c'est-à-dire la période de temps qui renferme les jours les plus chauds de l'année. Voici l'origine de cette dénomination :

L'étoile Sirius, qui fait partie de la constellation du *grand chien*, est la plus brillante des étoiles de première grandeur. Elle est également connue sous le nom de *canicule*, dérivé du mot *canis*, chien.

Le moment de son lever héliaque, qui est l'époque où un astre se lève une heure avant l'apparition du soleil, a lieu le 20 août ; mais

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

29 JUILLET 1857.

LE PRINCE

ROMAN HISTORIQUE. (1)

(Suite. — Voir le numéro du 25 Juillet.)

* En concevant la pensée d'ouvrir son cœur à Alexandra, mademoiselle Willanow crut avoir résolu l'énigme qui lui causait tant d'inquiétude.

« Votre Altesse assure qu'elle n'a point de secret pour moi ? »

— Ah ! Willanow ! je t'aime trop pour en avoir ; pour toi, c'est autre chose. Si quelqu'un a lieu de se plaindre de ta conduite, c'est bien moi ; mais je n'en ai pas même le courage.

— Vous m'aimez depuis mon introduction à la cour, Altesse, et pourtant vous ne me connaissez pas bien.

— Je suis tentée de le croire.

— Vous avez entendu bien des récits sur Marfa, et néanmoins vous ne la connaissez pas non plus.

— C'est vrai ; je ne sais d'elle que ce qu'en rapporte la voix publique ; mais pourquoi cette observation ? »

(1) La reproduction de ce feuilleton est interdite.

— Et Worowitsch ? — vous l'avez vu, mais vous ignorez qui il est.

— Quel étrange langage ! — Le connais-tu ?

— Et Orloff, Altesse ?...

— Orloff, je ne l'ai jamais aimé, Willanow ; sa vue m'effraie toujours. Mais peut-être connais-tu aussi Doring ? »

Cette question était si imprévue que mademoiselle Willanow se sentit rougir.

« Je ne le connais pas, répondit-elle... je l'ai vu aujourd'hui pour la première fois.

— Mais n'as-tu pas remarqué comme il te regardait au moment où il m'a été présenté ? »

La rougeur de mademoiselle Willanow devint plus vive.

« Et puis, tu t'es appuyée sur son bras dans l'embrasure de la fenêtre... Crois-tu, peut-être, que je ne m'en sois pas aperçue ? »

— Mais pourquoi Votre Altesse parle-t-elle de lui ? »

— On s'entretient volontiers de quelqu'un qui vous plaît... Mais tu allais me confier quelque chose. Parle, Willanow, parle... Ah ! tu ne t'imaginerai pas avec quel plaisir je t'écoute. »

Tout à coup les deux amies remarquèrent à côté de la voiture une grande ombre noire qui leur cachait en partie la vue de la foule.

C'était un cavalier d'une taille gigantesque qui les suivait.

Willanow prononçait en ce moment le nom d'Orloff, et cet homme l'entendit.

Les jeunes personnes, ayant jeté par la portière des regards curieux, rencontrèrent ceux du cavalier, qui étaient fixés sur elles.

Effrayées de l'expression sévère et sombre de ces traits pâles et amaigris, elles se renfoncèrent involontairement dans la voiture.

« C'est cette même figure de spectre que

nous avons vue près du pavillon, en quittant le château, murmura la princesse.

— Oui. »

Guidées par un même sentiment, elles se saisirent réciproquement les mains. La tête du cavalier disparut de la portière, soit qu'il ne se souciait point de les considérer plus attentivement, soit par déférence, ou tout simplement parce qu'il trouvait incommode de se tenir penché en avant.

Mademoiselle Willanow se remit la première de son effroi. Malgré les preuves de courage et de force de caractère qu'elle avait données si souvent, elle n'était qu'une faible jeune fille. Elle résolut de s'arracher à sa disposition d'esprit indécise, et par cela même pusillanime.

« Votre Altesse veut-elle entendre le récit de quelques particularités de ma vie ? » demanda-t-elle.

L'effroi qui venait de lui faire refluer le sang vers le cœur l'avait échauffée et animée.

« Oh ! oui, Willanow, je t'écouterai avec plaisir.

— Vous savez déjà que mes parents sont en Sibérie ? »

— Je le sais.

— Mais vous en ignorez la cause ? »

— Dis-la moi. »

Tout en causant, elles entendaient à côté de la voiture le pas du cheval de l'inconnu, qui continuait de les suivre.

« Si je suis émue à la pensée du malheur de mes parents, pardonnez-moi, Altesse.

— Pauvre Willanow ! »

La princesse lui serra la main.

« Votre Altesse n'a vu en moi qu'une babilarde importune.

— Une bonne et aimable amie, Willanow.

— Ah ! si vous m'aviez vue dans le temps où je m'appartenais à moi-même, où j'étais libre !

— Libre ? »

— Oui, Altesse, libre comme l'oiseau, libre comme l'air. Que j'étais gaie et heureuse alors !

Aujourd'hui je dépends d'autrui.

— De moi seule, Willanow, et tu conviendras même que c'est plutôt moi qui suis dans ta dépendance, que toi dans la mienne ; car tandis que tu peux te passer de ma société, que deviendrais-je sans toi ? »

— Peut-être, Altesse, peut-être... »

Mademoiselle Willanow semblait réfléchir aux paroles de la princesse.

« Continue, Willanow, continue, dit Alexandra.

— J'ai peut-être tort de me plaindre de ma position actuelle, car on me traite avec beaucoup de bienveillance, mais je ne puis penser à ma patrie sans une profonde émotion. Ah ! Altesse, personne n'aura jamais des parents meilleurs que les miens ; ils étaient la bonté même. Vous savez que j'avais un frère : c'était un jeune homme vif, ardent, vigoureux ; il avait un an de plus que moi. Comme nous nous aimions ! Si haut que fut perché un nid, il allait le dévaliser, croyant me faire plaisir, tandis qu'au contraire je me chagrinais en pensant à la douleur des oiseaux dépouillés de leur couvée. Je le grondais, je lui défendais de recommencer, mais c'était en vain ; il ne faisait que rire de ma colère. Parfois, quand il s'était éloigné, je prenais les petits dans mon tablier et je grimpais au faite d'un arbre pour les remettre dans leur nid. Autant je tremblais de leur faire mal pendant l'ascension, autant ma joie était grande quand j'étais enfin parvenue à mon but. Quelquefois aussi il me surprenait